



JACQUES VIER

HISTOIRE  
DE LA  
LITTÉRATURE  
FRANÇAISE

*XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles*

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

**Histoire  
de la  
Littérature  
française**

***XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles***

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Histoire de la Littérature française - xviii<sup>e</sup> siècle - *Tome I.*

Histoire de la Littérature française - xviii<sup>e</sup> siècle - *Tome II (en préparation).*

La Comtesse d'Agoult et son temps, *avec des documents inédits - Tome I à IV.*

La Comtesse d'Agoult et François Ponsard, *d'après une correspondance inédite.*

**JACQUES VIER**

*Professeur à la Faculté  
des Lettres de Rennes*

**Histoire  
de la  
Littérature  
française**

*XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*

**Préface de René Pintard**

*Professeur à la Sorbonne*

Seconde édition

**ARMAND COLIN**

103, bd Saint-Michel - Paris

Tous droits de reproduction, de  
traduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.  
© 1959, Max Leclerc et C<sup>ie</sup>.  
Propriétaires of librairie Armand  
Colin, 103, boul. Saint-Michel,  
PARIS-V<sup>e</sup>.

## PRÉFACE

*Une nouvelle Histoire de la Littérature française, à quoi bon ? Assez d'excellents livres n'ont-ils pas analysé les chefs-d'œuvre, classé les écoles, retracé les évolutions ? Cependant, l'histoire littéraire — et c'est l'un de ses attraits — se renouvelle sans cesse. Des noms et des dates surgissent, révélés par la recherche érudite. Aiguisé par l'exercice de la critique, le sentiment des différences multiplie les dissociations entre les tendances, les générations et les groupes. Le goût change : chaque époque s'émerveille de découvrir, avec deux ou trois cents ans de retard, des auteurs oubliés, méprisés, dont l'émeuvent, parentes des siennes, les inquiétudes spirituelles ou les préférences d'art. Quel continuel renversement des perspectives ! Comme un massif montagneux au-dessus duquel glisse un avion, le paysage littéraire bouge : des éminences naguère invisibles apparaissent, grandissent, d'autres se tassent entre leurs voisines, des lignes s'infléchissent ou se redressent ; et l'œil voit se disposer autrement les vallées et les chaînes. Une meilleure connaissance de Marguerite de Navarre, de Marot (sans parler d'Érasme) : et voici dessinée, autour de l'« évangélisme », une nouvelle image de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Une attention plus sympathique accordée à quelques « irréguliers » ou « grotesques » des alentours de 1660 : du coup, soixante années d'originales tentatives poétiques reprennent un sens : dans leurs méandres, la notion de « baroque » fournit un fil conducteur ; les problèmes de la « préciosité » et du « burlesque », celui même du classicisme se posent en termes nouveaux. Au travail, les historiens !*

*A ce travail, M. Jacques Vier s'est courageusement, efficacement donné. Qu'il se soit attaché à tirer parti des derniers apports de la critique, on n'en doutera pas en voyant dans quelle solide étoffe il a taillé tels chapitres sur la pensée politique du XVI<sup>e</sup> siècle ou sur son théâtre, en observant la précision de maintes discrètes*

## PRÉFACE

*mises au point, ou la qualité de ses définitions des courants littéraires. Si, sur certains auteurs, comme Rabelais, il n'adopte pas l'interprétation qui a rallié maints érudits, ce n'est pas j'au'e de la connaître, ni sans de subtiles raisons. Large accueil, chez lui, aux récentes « valeurs » de notre poésie : à Sponde, à Chassignet, à La Ceppède, il accorde la place qui leur était naguère refusée ; il capte fort bien le rayon qui éclaire d'un jour plus franc les œuvres d'Agrippa d'Aubigné et de Du Bartas ; ne ménage-t-il pas même, au creux d'une page, une niche pour y faire rougeoyer le fourneau alchimique de Clovis Hesteau de Nuysement ? Dépouillé de toute convention traditionnelle ou scolaire, enrichi par une large information, son tableau du XVI<sup>e</sup> siècle est vigoureux ; celui du XVII<sup>e</sup> s'organise avec une belle ampleur : « exubérance » et « discipline », « baroque » et « classicisme » : il rend palpable la diversité d'une époque où il se garde de sacrifier la verdeur du « siècle de Louis XIII » à la majesté du « siècle de Louis XIV ».*

*Attentif aux idées, sensible aux évolutions, peut-être M. Vier perçoit-il avec plus de finesse encore ce qu'il y a d'irréductible et de savoureux dans les individualités. Celui qui, dans les volumes — parus ou à paraître — de La Comtesse d'Agoult et son temps, a disposé, tout au long d'une vaste fresque de l'histoire intellectuelle et morale du XIX<sup>e</sup> siècle, tant de vifs croquis, d'effigies savamment construites, de délicates miniatures, de caricatures féroces ou bouffonnes, allait-il, dans une Histoire de la Littérature, laisser chômer son talent de portraitiste ? Mais, ici, point de profils nouveaux à révéler : les princes de notre littérature ont déjà tenté bien des pinceaux : il ne s'agissait pas d'enrichir la galerie, mais d'en faire valoir la variété et de lui rendre sa fraîcheur. Je soupçonne M. Vier d'avoir fait clandestinement quelque stage dans les ateliers de restauration du Louvre. Ces portraits d'écrivains, que le passé nous transmet noircis et patinés par trop de couches de vernis, avec quelle ardeur, avec quelle allégresse, mais aussi avec quelle souplesse de main il s'y attaque, et quel habile décapage il leur fait subir ! Traits fortement dessinés, coloris vibrants, parfois acides : ce sont, devant nos yeux, toiles toutes nouvelles. Peu académiques, en général, voire accompagnées (ô Montaigne !) des dérisoires débris d'une iconographie malencontreuse : par elles, des hommes qui nous étaient devenus lointains se rapprochent. Regardez ce Ronsard, en seigneur des îles Fortunées ; ce La Fontaine, attentif ; ce Racine, à la grâce imposante. Regardez, face à face, ce Bossuet et ce Fénelon qui semblent soudain nous avouer ce que nous ne*

## PRÉFACE

*savions plus déchiffrer sur leurs visages — et dites s'ils ne vivent pas !*

*Vie des visages. Vie des esprits (a-t-on jamais caractérisé plus heureusement, avec leurs limites, avec leurs mérites, un Guez de Balzac, un Quinault, un Saint-Evremond ? Ou mieux rendu sensible l'activité de l'intelligence chez un Montaigne ?). Vie des cœurs (écoutons battre ceux de Du Bellay ou de M<sup>me</sup> de Sévigné). Vie des œuvres, les plus riches, — celle d'un Molière, — les plus malaisées à goûter aujourd'hui : celles d'un Malherbe, ou de Boileau. Vie des genres, aussi, ou des thèmes, ou des inspirations, ou des formes : de là cette évocation, si instructive, de la « lignée » des grands maîtres ; de là ces allusions où l'auteur, avec délices, enjambe les siècles, nous fait bondir de Coquillart en Verlaine et de Jean Meschinot en Apollinaire, impose à Claudel l'hérétique voisinage de Théodore de Bèze, tend de Scève à Gide un fil aérien, cueille un vers baudelairien chez Théophile et s'amuse à chercher dans Chapelain la théorie de la « poésie pure » ou dans Baudelaire et Mallarmé la justification de Boileau, nous impose du passé une vision en relief et rend aux auteurs devenus « scolaires » toute l'aptitude à séduire que notre paresse réserve aux seuls « modernes ».*

*C'est que M. Vier aime la littérature d'un amour trop vif pour se laisser émousser. Il la savoure en gourmet ; il s'en divertit comme d'un jeu ; il lui demande avec passion des témoignages ; il en scrute la signification spirituelle avec une affectueuse sollicitude, ou bien, si elle s'attarde du côté de Port-Royal, avec une redoutable vigilance. Ne nous étonnons pas si sa curiosité, son entrain, ses déceptions, — rares, — ses admirations, — ferventes, — il brûle de les communiquer. Piquantes et vigoureuses formules, brusques raccourcis, épigrammes, rapprochements fantasques, dissonances et anachronismes prémédités ; l'ironie, l'humour, la verve, que n'emploie-t-il pas, dans des pages savoureuses, pour raviver l'attention, avant de la solliciter pour une analyse forte et nuancée. Heureux lecteur ! Il retrouvera le goût des œuvres là où il n'en cherchait que la connaissance ; il n'escomptait que le profit, et il aura rencontré par surcroît le plaisir.*

RENÉ PINTARD.



# LE XVI<sup>e</sup> SIÈCLE



## Introduction

# ESSAI DE DÉFINITION DE L'HUMANISME

Le xvi<sup>e</sup> siècle se définit beaucoup plus par une continuité de culture que par la volonté de refonte totale et de création renouvelée qui l'eussent radicalement séparé du moyen âge. A partir du xiii<sup>e</sup> siècle, les lettres et les sciences se développent harmonieusement. Mais il est vrai que la passion de la découverte et surtout l'ardeur de la vulgarisation s'accroissent au xvi<sup>e</sup> siècle et dessinent les premiers traits du visage de l'homme moderne. Les sciences physiques et morales se renouvellent les unes par les autres ; la cosmographie et la géographie sont solidaires et l'expansion occidentale dans les terres récemment découvertes est le fruit de cette solidarité. Mais le recours aux textes antiques, la révélation simultanée des manuscrits et de leurs commentateurs alexandrins ou byzantins constituent la philologie, tandis que le protestantisme fait subir à la théologie une transformation profonde. Il est vain d'opposer Renaissance et Réforme, car la philologie et la théologie, dans leurs alliances ou leurs incompatibilités, en augmentant le bagage de la culture, l'orientent vers les directions les plus capables de l'enrichir. Mais, en même temps, les lettres travaillent dans le sens de l'épanouissement de la nature, et, avant la période des débats doctrinaux et des luttes à main armée, Dieu et le siècle ont pu paraître un moment réconciliés dans l'évangélisme à la diffusion duquel demeurent attachés les noms de l'évêque Briçonnet et de son illustre élève Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, sœur de François I<sup>er</sup> et protectrice de Marot. Rabelais représente une remarquable tentative d'illustration et d'élargissement de la pensée d'Érasme. Quant au renouvellement de la foi à quoi s'efforce Calvin, qui le limiterait à la vie de l'âme ? L'intelligence est engagée dans cette somme de théologie moderne autant qu'elle pourrait l'être

dans la somme de saint Thomas ; la dissociation de Dieu et de l'Église catholique, dans la mesure surtout où elle met au premier plan le problème de la structure de l'État, entre dans le climat de la pensée humaniste ; Montaigne, dans ses *Essais*, ne cesse de s'interroger sur l'issue de cette haute aventure.

Pas d'humanisme sans l'amour quasi physique du langage. C'est à cette passion autant qu'au désir de surpasser les Anciens que le xvi<sup>e</sup> siècle doit le splendide essor de la poésie. Marot savait déjà la puissance de l'incantation verbale assujettie aux règles prosodiques ; cette nostalgie de l'expression définitive soulève l'ouvrage imparfait de Joachim du Bellay (*Défense et illustration de la langue française*, 1548), tandis que la volupté d'une prose dense, nerveuse et nombreuse éclate aussi bien chez les maîtres, qui ont écrit pour leur propre joie comme Rabelais ou Montaigne, que chez les théoriciens des « braves formes de s'expliquer ».

L'humanisme français hérite des trésors gréco-latins et profite des découvertes et des progrès des autres pays ; l'Italie est sans doute sa plus riche créancière puisqu'elle détient les vieilles pierres et les manuscrits ; d'autre part, elle forme et reçoit les touristes et les érudits, surtout, elle a fait au monde le fastueux présent de *La Divine Comédie*, où l'esprit médiéval se conciliait avec les pressentiments de l'esprit moderne. Pétrarque continue de personnifier le modèle universellement révérend du poète humaniste tandis que la richesse verbale des néo-pétrarquistes et de l'Arioste établit jusqu'aux frontières de la virtuosité la preuve péremptoire que l'art d'exprimer et l'art de déguiser les sentiments ont l'Italie pour patrie commune. Mais la péninsule a aussi enseigné au monde la pratique du mécénat en faisant régner l'égalité entre les principicules d'États morcelés et les talents qu'ils accueillent. François I<sup>er</sup>, en appelant d'Italie des poètes, des artistes et des professeurs, ne peut mieux souligner, à cet égard, l'étendue de sa dette. Quant aux grands réformateurs politiques du xvi<sup>e</sup> siècle, c'est leur sympathie ou leur hostilité pour Machiavel qui donnent le degré de leur originalité, encore qu'ils soient aussi tributaires de la Hollande qui, d'Érasme à Grotius, verra la prévision, la constitution et enfin l'écroulement de la première démocratie d'Europe. Il va sans dire que l'humanisme français demeure tributaire de l'Allemagne dans la mesure des résistances et des adhésions que détermine la révolte luthérienne parmi les

## INTRODUCTION

clercs et les laïques prédisposés par leur culture à faire bon accueil à l'évangélisme.

Si l'on ajoute que la diffusion de l'esprit nouveau se fit selon la double cadence de la vie mondaine et de la vie professionnelle, que le mécénat des Valois dans la personne de Marguerite de Navarre et même le mécénat épiscopal inclineront à patronner, avec les progrès des arts et du goût, les hardiesses de la pensée et que les différents corps de métiers : imprimeurs, médecins, juristes, artisans, agriculteurs, professeurs enfin, parmi lesquels protestants et catholiques sont à égalité, fournirent les plus grands noms de la recherche spéculative et technique, il est possible de saisir la grandeur du siècle dans la façon généreuse et audacieuse qui fut propre aux hommes de ce temps d'approfondir et d'embellir l'œuvre de Dieu ; l'humanisme est une impatience de coopération.

## Livre premier

# La Révolution poétique

## Chapitre premier

### L'HÉRITAGE DES GRANDS RHÉTORIQUEURS

On est injuste pour ces gothiques flamboyants de notre littérature. A supposer le pire, c'est-à-dire des œuvres vides de substance, ce qui n'est pas, on tiendrait sous ce nom de *grande rhétorique* l'expression à la fois très riche et très naïve d'une forte vérité : la poésie réside d'abord et essentiellement dans la difficulté vaincue, elle n'existe pas sans contrainte ni prouesse. Les grands rhétoriqueurs ont, en effet, enseigné à de futurs Icares la manière de franchir le mur du son et de se mouvoir avec une alacrité souveraine dans un paradis musical et verbal, au risque, parfois, de quelque retentissante culbute.

*Le Grand et vrai art de pleine rhétorique* (1521) de **Pierre Fabri** (vers 1490-1539) détaille les variétés de rimes : *équivoquée* par calembour, *en écho* avec répétition à satiété du son final, *annexée* ou *fratrisée* par reprise au début du vers du mot formant

## L'HÉRITAGE DES GRANDS RHÉTORIQUEURS

la rime précédente, *batelée* si l'on répète la rime à la césure du vers suivant, *renforcée* quand on fait rimer les hémistiches entre eux, ce qui permet de lire le poème en une ou deux colonnes. Parfois les vers offrent un sens de haut en bas ou de bas en haut : c'est la perfection du tête-à-queue. La postérité se vengea de tant d'ingéniosité en affirmant que la *grande et pleine rhétorique* n'avait ni queue ni tête.

Et pourtant la contre-épreuve est aisée ; connaît-on un grand poète qui n'ait pas eu ses heures de rhétoricien virtuose et qui n'ait pratiqué la jonglerie, le trapèze ou la barre fixe, pour rien, pour le plaisir, ou pour se délasser de la pure pensée et de la pure nature, puisque les Français veulent que leurs poètes raisonnent et se confessent, selon l'oscillation de leur goût national, qui les porte tantôt vers Descartes, tantôt vers Rousseau ? Savants historiographes en général, chanoines ou juriconsultes, les grands rhétoriciens taquinent les Muses par distraction personnelle et pour la joie de leurs maîtres, dans l'ignorance bienheureuse de tout sacerdoce ou messianisme poétique, mais non sans le respect de leur art.

Quelques-uns furent attachés à la Cour bourguignonne, tel **Georges Chastellain** (1405?-1475) armé chevalier par Charles le Téméraire en personne, ce qui n'est pas un mince honneur, en considération de ses talents d'écrivain. Il rédige en belle prose, maçonnée de latinismes, les fastes et les précipices de son duc mémorable. Ses rondeaux ne se contentent pas d'avoir de la grâce, ils ont encore une ampleur de rythme qui suppose déjà un certain grade dans l'initiation poétique. Bucarius (pseudonyme) déguise en pastorale un pamphlet bourguignon où ne manquent pas les strophes de mélancolique détente :

Haut sapin sur claire fontaine,  
Voix de pucelle bien hautaine  
Et de lais une quarantaine  
Me sont douleur, j'en suis certaine.

**Olivier de la Marche** (vers 1425-1502) fut secrétaire du Téméraire, soldat, diplomate, et, bien entendu, mémorialiste ; il composa un *Parement et Triomphe des Dames*, tel un grand courturier prophétique et génial, déjà au fait des modes qui ne s'imposeront que dans un peu plus d'un siècle à l'Hôtel de Rambouillet. Qui ne voudrait avoir fait ce rondeau dont le titre abstrait la

quintessence en même temps qu'il annonce un grand magasin à innombrables succursales : *Pour amour des Dames de France?*

Pour amour des dames de France  
Je suis entré en l'observance  
Du très renommé saint François,  
Pour cuyder trouver une fois  
La douce voye d'allégeance.

Ceint suis de corde de souffrance,  
Sous aire d'Aigre Désirance,  
Plus qu'en mon Dieu ne me congnois.  
Pour amour des dames de France  
Je suis entré en l'observance.

Sobrement vis de ma Plaisance  
Et jeûne ce que Désir pense,  
Mendiant partout où je vois ;  
Je veille à compter par mes doigts  
Les maux que m'a faits Espérance  
Pour amour des dames de France.

**Jean Meschinot** (1422-1491) est gentilhomme au service du duc de Bretagne ; à soixante-huit ans, il veille en qualité de maître d'hôtel sur la table de la jeune duchesse, aussi fidèle mais moins rogue et mieux disant que don Guritan auprès de la reine d'Espagne. Il est vrai que l'âge de la princesse (onze ans) ne l'expose point encore aux escalades d'un Ruy Blas. C'est l'auteur universellement admiré de son temps, universellement méconnu aujourd'hui, des *Lunettes des Princes*. Ce traité rimé d'optique morale chante les vertus cardinales, celles que l'on trouve chez les cardinaux, comme disait l'autre, mais aussi chez beaucoup de chrétiens et même chez certains qui ne le sont pas, plus rarement chez les souverains : Prudence, Justice, Force, Tempérance, même si le souverain est devenu collectif et, comme le diable, s'appelle légion. Toujours fidèle à sa vocation de pédagogue royal, Jean Meschinot met en ballades une dissertation sur le *Mauvais prince*, dont Georges Chastellain fournit les envois. Il crayonne l'un des premiers, dans le sillage de Charles d'Orléans et de Marie de France, la complainte de solitude qu'il appelle joliment le *Banni de Liesse*, et que, de Joachim du Bellay à Guillaume Apollinaire en passant par Nerval, reprendront tant d'illustres mal aimés. C'est le moins contourné des rhétoriciens, en tout cas le plus apte, quand il veut, à la simplicité. Si Malherbe eût commis des rondeaux, n'eût-il pu signer cette strophe ?